

mille francs ? Un million ? Un milliard ? Chacun répondra suivant la pesanteur de son sac. Pour quelqu'un qui n'a rien, le possesseur d'un capital de trente mille francs est un richard.

Je propose une définition toute différente. Être riche, c'est avoir un revenu supérieur à sa dépense. Mon revenu actuel n'est que de 1200 fr., mais ma dépense n'en dépasse pas 1000. Je suis donc riche. Au contraire, j'ai un beau million de rente, mais je dépense annuellement 1200000 francs. Je suis pauvre.

Quel est celui de nous qui n'a pas connu des millionnaires pauvres ? J'ai eu un ami qui était la crème des hommes, qui avait hérité d'une fortune et qui l'avait doublée par son industrie, qui savait gagner par conséquent, mais qui savait encore mieux dépenser, ou qui plutôt savait donner, car l'argent qui lui passait entre les doigts servait à toutes sortes de bonnes œuvres. Il était toujours aux expédients. Un jour est venu où il s'est cru définitivement ruiné ; le chagrin l'a pris, et il en est mort. La liquidation a montré que son actif l'emportait de 1500000 frs., sur son passif. Et je vous demande à présent : Était-il riche ? Était-il pauvre ? La réponse pour moi n'est pas douteuse. Il était pauvre. Il est littéralement mort de misère.

Voici un exemple tout opposé : B. D. était un philosophe qui serait allé très haut sans sa mort prématurée. C'était aussi un écrivain très remarquable. Il n'avait rien. Il fallait vivre. On ne vit pas avec des livres de philosophie, et il n'était pas homme à écrire autre chose. Il trouva une place de sacristain dans une chapelle. Il ne figurait pas dans les cérémonies du culte ; il était seulement chargé de plier les aubes et les surplis, et de tenir en ordre le mobilier de la

sacristie. Il gagnait 60 francs par mois à ce métier. Cousin lui offrit de le faire inspecteur de l'académie de Paris. Il répondit : Ou inspecteur général, ou rien du tout. Il vivait avec 720 francs par an ; mais il était riche, puisqu'il en refusait six mille.

Je soutiendrai toujours qu'il en est de mêmes des fonctions, qui sont égales et que la façon de les remplir constitue seule une inégalité entre les hommes.

Boileau a dit il y a longtemps :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier.

Je prends pour moi cette maxime, avec cette différence que Boileau croit prononcer une sentence de juge et que, pour moi, c'est un conseil d'ami. Oui, mon ami, puisque vous êtes capable d'être un bon maçon et incapable d'être un bon poète, dépêchez-vous de vous faire maçon, pour être honorable et honoré, et ne faites pas la sottise d'écrire des vers.

Nous sommes dans ce monde, voyez-vous, comme une troupe de comédiens à laquelle l'auteur de la pièce distribue les rôles. " Vous, dit-il, vous serez l'empereur. Et vous serez le mendiant." Quel est le plus grand homme des deux comédiens ? Est-ce celui qui joue l'empereur, ou celui qui joue le mendiant ? Vous n'y êtes pas. C'est celui qui déploie le plus de talent dans le rôle qui lui a été départi. Il vaut mieux être le mendiant applaudi que l'empereur sifflé.

JULES SIMON.

Imprimé par C. DARVEAU,

No, 82. rue de la Montagne, Québec.